

meins auront le temps de s'écrouler l'un sur l'autre avant que l'humanité soit délivrée de la nécessité d'avoir des jambes pour marcher et d'avoir de bonnes jambes pour ne pas tomber.

C'est le grain de vérité dont je parlais ; il vaut son pesant d'or. Plus que jamais, il est bon de répéter que la mesure dans laquelle les hommes peuvent être émancipés ne dépend ni de la logique ni du pouvoir, mais de leurs propres aptitudes. Si M. Carlyle n'eût pas voulu dire autre chose, je serais heureux de faire écho à toutes ses paroles ; par malheur, il est allé beaucoup plus loin. Il ne se borne nullement à combattre les principes qui ne sont que du vent, et les axiomes qui ne sont que des conséquences nécessaires d'une abstraction ; il s'attaque encore à une liberté de tout autre origine : je veux parler de ce mouvement irrésistible qui est le principe même de la vie, et qui travaille constamment à faire régner Dieu de plus en plus, en arrachant de plus en plus les activités humaines au contrôle des volontés humaines et à la tyrannie des systèmes humains ; je veux parler de ce *laissez-faire* particulier qui sans cesse cherche à supprimer la contrainte partout où elle n'est plus nécessaire, et à faire en sorte que les facultés, les forces qui sont en chacun et qui n'ont de puissance que dans leur direction naturelle puissent chercher elles-mêmes leur direction, quand elles sont capables de la concilier avec les autres lois vitales de la société. Dans quelle mesure M. Carlyle prétend-il comprimer et régenter ce libre jeu des éléments sociaux ? il ne nous l'apprend pas positivement. Il s'y résigne plus ou moins, cela est vrai, il veut bien admettre que les parliemens peuvent être bons à quelque chose ; il consent même à laisser jusqu'à un certain point l'industrie sous l'empire de la concurrence : toujours est-il que ces rouages lui font grand peur, et qu'il entend placer au-dessus d'eux un régulateur de tout autre nature. L'autorité qu'il rêve, en un mot, c'est une autorité qui pense et décide pour tous, qui détermine l'emploi que chacun doit faire de son activité. Ce rêve-là, nous sommes mieux placés que personne pour en connaître les dangers. Que font tous nos réformateurs ? Ils réclament pour l'état tous les monopoles : les monopoles des routes, des chemins de fer, des mines, des salines, de l'instruction, de l'industrie, des banques. Leur manière de raisonner est fort simple et surtout fort commode ; tout ce qui les choque, ils le dénoncent comme un mal avec lequel il s'agit d'en finir ; toute chose qui va mal accuse un mauvais moteur ; qu'on trouve donc le moteur qui la fera aller au mieux, et qu'on applique le même remède à tous les abus, — on aura trouvé le vrai système de gouvernement. Ce moteur, il faut lui trouver un nom ; on l'appellera l'état par exemple. Qu'est-ce que l'état ? C'est le pouvoir dont le propre est de *tout faire au mieux*. Le mot trouvé, tous les nœuds gordiens sont tranchés et tous les mystères disparaissent. Cela est magnifique. Puisque l'état est la *puissance de faire tout au mieux*, il est bien clair que toutes les souffrances du passé sont uniquement venues de ce que l'état ne faisait pas ceci ou cela. Par la même raison, il n'y a plus la moindre difficulté à renvoyer une fois pour toutes dans le néant toutes les misères de ce monde. Que l'état fasse tout, et tout sera parfait. Bien plus, l'hydro de la discorde sera à jamais étouffée. Désormais plus de luttes, plus de haines, plus de dissensions. Comment les hommes pourraient-ils ne pas s'entendre ? Est-ce qu'ils ne désirent pas tous que tout soit

au mieux ? Est-ce que l'état, d'ailleurs, n'est pas la nation ? Il n'y a plus qu'un seul mot pour représenter trente-six millions d'hommes, donc ces trente-six millions d'hommes n'ont plus qu'une pensée et qu'une volonté. Ce que veut l'état, le pays tout entier le veut par cela même. — Les mots sont de grands magiciens ; avec eux, ont fait des prodiges... sur le papier !

Bien certainement je ne songe point à assimiler M. Carlyle à nos grands guérisseurs de tous les maux passés, présents et futurs, et pourtant, je dois le dire, il flatte leurs erreurs, et il en partage même plusieurs. Écoutez de naissance, il a en lui du tempérament celtique. Devant ce qui le blesse, il s'emporte facilement, et il se laisse vite aller à y voir une anomalie, une sorte de miracle du diable. A l'entendre, toutes nos idées et tous nos actes depuis deux siècles ne seraient que mensonges, et le monstre de l'erreur aurait eu la puissance depuis deux siècles d'enfanter toute chose ! De telles colères mènent droit au fanatisme ; quand on attribue à une idée fausse le pouvoir d'enlever à Dieu le gouvernement de l'univers, on est forcé d'attribuer à une bonne théorie le don de sauver la création en péril. En philosophie, cela s'appelle croire à la vérité absolue. Dans la réalité, cela signifie ne savoir supporter que sa propre opinion.

J. MILBAND.

(A Continuer.)

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN.

(Suite.)

Simon de Nantua fait une rencontre qui prouve que les gourmands sont punis par la gourmandise même.

Le récit de Simon de Nantua fut interrompu par une singulière rencontre que nous fîmes et qui nous effraya fort, quoiqu'elle eût peut-être fait rire beaucoup de gens : car il y a des personnes qui rient lorsqu'elles voient les autres dans l'embarras, ce qui n'est ni poli ni humain. Nous aperçûmes sur le bord du chemin un jeune garçon et une jeune fille, appuyés chacun la tête contre un arbre, se pressant la poitrine, et faisant des efforts terribles pour vomir. Il y avait à terre une petite boîte bleue. — Eh ! qu'avez-vous donc, mes pauvres enfants ? leur dit Simon de Nantua en accourant auprès d'eux. — Ah ! monsieur, à mon secours ! s'écrie la jeune fille, je suis morte, je suis empoisonnée ! — Hélas ! comment ? Que vous est-il arrivé ? — Oui, oui, empoisonnée, et moi aussi, dit le jeune garçon ; c'est sa faute, c'est elle qui est une gourmande. — Je te conseille, répond la jeune fille, de me faire des reproches, comme si tu ne l'étais pas autant que moi.

L'autre voulait répliquer, mais il fallut d'abord obéir au vomitif, qui continuait d'agir puissamment. Nous leur donnâmes à l'un et à l'autre quelques soins, et lorsque enfin ils furent un peu revenus de leur malaise, Simon de Nantua leur demanda : Ça, mes enfants, expliquez-nous donc un peu ce qui vous est arrivé ; qu'est-ce que cette boîte ? — C'est le poison, dit le jeune homme : le coquin d'apothicaire se sera trompé. — Il est ques-